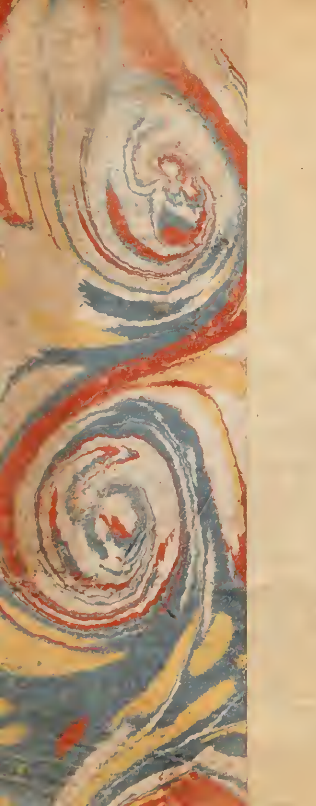








ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME III.







Orphée. Liv. II.

EMILE
OU
DE L'ÉDUCATION;

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.
Sen. de irâ. L. II. c. 13.

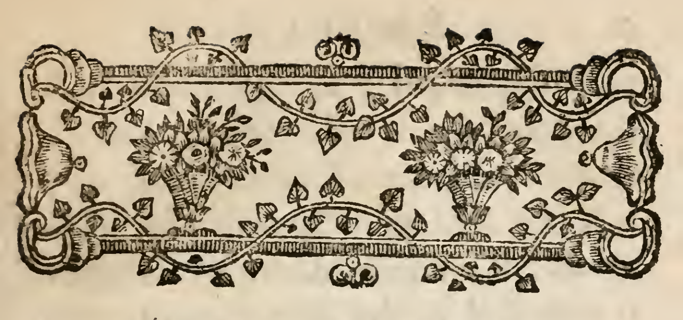
TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilége de Noſſeign. les Etats de Hollande & de Weſtfriſe.



ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION.

Suite du Livre quatrième.

« IL y a trente ans que, » dans une Ville d'Italie, » un jeune homme expa- » trié se voyoit réduit à la dernière » misere. Il étoit né Calviniste; mais » par les suites d'une étourderie, se » trouvant fugitif, en pays étranger, » sans ressource, il changea de reli- » gion pour avoir du pain. Il y avoit » dans cette ville un hospice pour les

» Proſélytes, il y fut admis. En l'inſ-
» truiſant ſur la controverſe, on lui
» donna des doutes qu'il n'avoit pas,
» & on lui apprit le mal qu'il igno-
» roit; il entendit des dogmes nou-
» veaux, il vit des mœurs encore plus
» nouvelles; il les vit, & faillit en
» être la victime. Il voulut fuir, on
» l'enferma; il ſe plaignit, on le pu-
» nit de ſes plaintes; à la merci de
» ſes tyrans, il ſe vit traiter en crimi-
» nel, pour n'avoir pas voulu céder au
» crime. Que ceux qui ſavent com-
» bien la première épreuve de la vio-
» lence & de l'injuſtice irrite un jeune
» cœur ſans expérience, ſe figurent
» l'état du ſien. Des larmes de rage
» couloient de ſes yeux, l'indigna-
» tion l'étouffoit. Il imploroit le ciel
» & les hommes, il ſe confioit à tout
» le monde, & n'étoit écouté de per-
» ſonne. Il ne voyoit que de vils do-
» meſtiques ſoumis à l'infâme qui

» l'outrageoit, ou des complices du
» même crime, qui ſe railloient de
» ſa réſiſtance & l'excitoient à les imi-
» ter. Il étoit perdu ſans un honnête
» Eccléſiaſtique qui vint à l'hoſpice
» pour quelque affaire, & qu'il trouva
» le moyen de conſulter en ſecret.
» L'Eccléſiaſtique étoit pauvre, &
» avoit beſoin de tout le monde; mais
» l'opprimé avoit encore plus beſoin
» de lui, & il n'héſita pas à favoriſer
» ſon évaſion, au riſque de ſe faire un
» dangereux ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer
» dans l'indigence, le jeune homme
» luttoit ſans ſuccès contre ſa deſtinée;
» un moment il ſe crut au-deſſus d'elle.
» A la première lueur de fortune,
» ſes maux & ſon protecteur furent
» oubliés. Il fut bien-tôt puni de cette
» ingratitude, toutes ſes eſpérances
» s'évanouirent: ſa jeuneſſe avoit beau
» le favoriſer, ſes idées romaneſques

» gâtoient tout. N'ayant, ni aſſez de
» talent, ni aſſez d'adreſſe pour ſe
» faire un chemin facile ; ne ſachant
» être ni modéré ni méchant, il pré-
» tendit à tant de choſes, qu'il ne ſut
» parvenir à rien. Retombé dans ſa
» première détreſſe, ſans pain, ſans
» aſyle, prêt à mourir de faim, il ſe
» reſſouvint de ſon bienfaiteur.

» Il y retourne, il le trouve, il en
» eſt bien reçu ; ſa vue rappelle à
» l'Eccléſiaſtique une bonne action
» qu'il avoit faite ; un tel ſouvenir
» réjouit toujours l'ame. Cet homme
» étoit naturellement humain, com-
» patiſſant ; il ſentoit les peines d'au-
» trui par les ſiennes, & le bien-être
» n'avoit point endurci ſon cœur ;
» enfin, les leçons de la ſageſſe & une
» vertu éclairée avoient affermi ſon
» bon naturel. Il accueille le jeune
» homme, lui cherche un gîte, l'y
» recommande ; il partage avec lui

» ſon néceſſaire, à peine ſuffiſant pour
» deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le
» conſole, il lui apprend l'art difficile
» de ſupporter patiemment l'adver-
» ſité. Gens à préjugés, eſt-ce d'un
» Prêtre, eſt-ce en Italie que vous
» euſſiez eſpéré tout cela?

» Cet honnête Eccléſiaſtique étoit
» un pauvre Vicaire Savoyard, qu'une
» aventure de jeuneſſe avoit mis mal
» avec ſon Evêque, & qui avoit paſſé
» les monts pour chercher les reſſour-
» ces qui lui manquoient dans ſon
» pays. Il n'étoit ni ſans eſprit, ni
» ſans lettres; & avec une figure in-
» téreſſante, il avoit trouvé des pro-
» tecteurs qui le placerent chez un
» Miniſtre pour élever ſon fils. Il pré-
» féroit la pauvreté à la dépendance,
» & il ignoroit comment il faut ſe
» conduire chez les Grands. Il ne
» reſta pas long-tems chez celui-ci;
» en le quittant, il ne perdit point ſon

» eſtime ; & comme il vivoit ſage-
» ment & ſe faiſoit aimer de tout le
» monde, il ſe flattoit de rentrer en
» grace auprès de ſon Évêque, & d'en
» obtenir quelque petite Cure dans
» les montagnes, pour y paſſer le reſte
» de ſes jours. Tel étoit le dernier
» terme de ſon ambition.

» Un penchant naturel l'intéreſſoit
» au jeune fugitif, & le lui fit exami-
» ner avec ſoin. Il vit que la mauvaiſe
» fortune avoit déjà flétri ſon cœur,
» que l'opprobre & le mépris avoient
» abattu ſon courage, & que ſa fierté,
» changée en dépit amer, ne lui mon-
» troit dans l'injuſtice & la dureté des
» hommes, que le vice de leur nature
» & la chimère de la vertu. Il avoit
» vu que la religion ne ſert que de
» maſque à l'intérêt, & le culte ſacré
» de ſauve-garde à l'hypocriſie : il
» avoit vu, dans la ſubtilité des vaines
» diſputes, le Paradis & l'Enfer mis

» pour prix à des jeux de mots ; il
» avoit vu la ſublime & primitive
» idée de la Divinité défigurée par les
» fantaſques imaginations des hom-
» mes ; & trouvant que, pour croire
» en Dieu, il falloit renoncer au juge-
» ment qu'on avoit reçu de lui, il
» prit dans le même dédain nos ridi-
» cules rêveries, & l'objet auquel nous
» les appliquons : ſans rien ſavoir de
» ce qui eſt, ſans rien imaginer ſur
» la génération des choſes, il ſe plon-
» gea dans ſa ſtupide ignorance, avec
» un profond mépris pour tous ceux
» qui penſoient en ſavoir plus que lui.

» L'oubli de toute religion conduit
» à l'oubli des devoirs de l'homme.
» Ce progrès étoit déjà plus d'à moi-
» tié fait dans le cœur du libertin.
» Ce n'étoit pas pourtant un enfant
» mal né ; mais l'incrédulité, la mi-
» ſere, étouffant peu-à-peu le naturel,
» l'entraînoient rapidement à ſa perte,

» & ne lui préparoient que les mœurs
» d'un gueux & la morale d'un athée.

» Le mal, presque inévitable,
» n'étoit pas absolument consommé.
» Le jeune homme avoit des connois-
» sances, & son éducation n'avoit pas
» été négligée. Il étoit dans cet âge
» heureux, où le sang en fermenta-
» tion commence d'échauffer l'ame
» sans l'asservir aux fureurs des sens.
» La sienne avoit encore tout son res-
» sort. Une honte native, un carac-
» tère timide suppléoient à la gêne,
» & prolongeoient, pour lui, cette
» époque dans laquelle vous mainte-
» nez votre élève avec tant de soins.
» L'exemple odieux d'une déprava-
» tion brutale & d'un vice sans char-
» me, loin d'animer son imagination,
» l'avoit amortie. Long-tems le dé-
» goût lui tint lieu de vertu pour con-
» server son innocence; elle ne devoit
» succomber qu'à de plus douces sé-
» ductions.

» L'Eccléſiaſtique vit le danger & » les reſſources. Les difficultés ne le » rebuterent point ; il ſe complaiſoit » dans ſon ouvrage, il réſolut de » l'achever, & de rendre à la vertu » la victime qu'il avoit arrachée à » l'infamie. Il s'y prit de loin pour » exécuter ſon projet ; la beauté du » motif animoit ſon courage, & lui » inſpiroit des moyens dignes de ſon » zèle. Quel que fût le ſuccès, il étoit » ſûr de n'avoir pas perdu ſon tems ; » on réuſſit toujours, quand on ne veut » que bien faire.

» Il commença par gagner la con- » fiance du Proſélyte en ne lui vendant » point ſes bienfaits, en ne ſe rendant » point importun, en ne lui faiſant » point de ſermons, en ſe mettant tou- » jours à ſa portée, en ſe faiſant petit » pour s'égaler à lui. C'étoit, ce me » ſemble, un ſpectacle aſſez touchant, » de voir un homme grave devenir le

» camarade d'un polisson, & la vertu
» se prêter au ton de la licence, pour
» en triompher plus sûrement. Quand
» l'étourdi venoit lui faire ses folles
» confidences & s'épancher avec lui,
» le Prêtre l'écoutoit, le mettoit à son
» aise; sans approuver le mal, il s'inté-
» ressoit à tout. Jamais une indiscrette
» censure ne venoit arrêter son babil
» & resserrer son cœur. Le plaisir avec
» lequel il se croyoit écouté, augmen-
» toit celui qu'il prenoit à tout dire.
» Ainsi se fit sa confession générale,
» sans qu'il songeât à rien confesser.

» Après avoir bien étudié ses sen-
» timens & son caractère, le Prêtre vit
» clairement que, sans être ignorant
» pour son âge, il avoit oublié tout
» ce qu'il lui importoit de savoir, &
» que l'opprobre où l'avoit réduit la
» fortune, étouffoit en lui tout vrai
» sentiment du bien & du mal. Il est
» un degré d'abrutissement qui ôte la

» vie à l'âme ; & la voix intérieure ne
» ſait point ſe faire entendre à celui
» qui ne ſonge qu'à ſe nourrir. Pour
» garantir le jeune infortuné de cette
» mort morale dont il étoit ſi près,
» il commença par réveiller en lui
» l'amour-propre & l'eſtime de ſoi-
» même. Il lui montroit un avenir
» plus heureux dans le bon emploi de
» ſes talens, il ranimoit dans ſon cœur
» une ardeur généreuſe, par le récit
» des belles actions d'autrui ; en lui
» faiſant admirer ceux qui les avoient
» faites, il lui rendoit le deſir d'en
» faire de ſemblables. Pour le déta-
» cher inſenſiblement de ſa vie oiſive
» & vagabonde, il lui faiſoit faire des
» extraits de livres choiſis ; & feignant
» d'avoir beſoin de ces extraits, il
» nourriſſoit en lui le noble ſentiment
» de la reconnoiſſance. Il l'inſtruiſoit
» indirectement par ces livres ; il lui
» faiſoit reprendre aſſez bonne opi-

» nion de lui-même pour ne pas ſe
» croire un être inutile à tout bien, &
» pour ne vouloir plus ſe rendre mé-
» priſable à ſes propres yeux.

» Une bagatelle fera juger de l'art
» qu'employoit cet homme bienfai-
» ſant pour élever inſenſiblement le
» cœur de ſon diſciple au-deſſus de la
» baſſeſſe, ſans paroître ſonger à ſon
» inſtruction. L'Eccléſiaſtique avoit
» une probité ſi bien reconnue, & un
» diſcernement ſi ſûr, que pluſieurs
» perſonnes aimoient mieux faire paſ-
» ſer leurs aumônes par ſes mains, que
» par celles des riches Curés des villes.
» Un jour qu'on lui avoit donné quel-
» qu'argent à diſtribuer aux pauvres,
» le jeune homme eut, à ce titre, la
» lâcheté de lui en demander. Non,
» dit-il, nous ſommes freres, vous
» m'appartenez, & je ne dois pas
» toucher à ce dépôt pour mon uſage.
» Enſuite il lui donna de ſon propre

» argent autant qu'il en avoit demandé.
» Des leçons de cette eſpece, ſont ra-
» rement perdues dans le cœur des
» jeunes gens qui ne ſont pas tout-à-
» fait corrompus.

» Je me laſſe de parler en tierce
» perſonne, & c'eſt un ſoin fort ſu-
» perflu; car vous ſentez-bien, cher
» concitoyen, que ce malheureux fu-
» gitif, c'eſt moi-même; je me crois
» aſſez loin des déſordres de ma jeu-
» neſſe pour ôſer les avouer; & la
» main qui m'en tira, mérite bien
» qu'aux dépens d'un peu de honte,
» je rende, au moins, quelque hon-
» neur à ſes bienfaits.

» Ce qui me frappoit le plus, étoit
» de voir, dans la vie privée de mon
» digne maître, la vertu ſans hypo-
» criſie, l'humanité ſans foibleſſe, des
» diſcours toujours droits & ſimples,
» & une conduite toujours confor-
» me à ces diſcours. Je ne le voyois

» point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit
» alloient à Vêpres, s'ils ſe confeſ-
» ſoient ſouvent, s'ils jeûnoient les
» jours preſcrits, s'ils faiſoient mai-
» gre; ni leur impoſer d'autres con-
» ditions ſemblables, ſans leſquelles,
» dût-on mourir de miſere, on n'a
» nulle aſſiſtance à eſpérer des dévots.

» Encouragé par ces obſervations,
» loin d'étaler moi-même à ſes yeux
» le zèle affecté d'un nouveau con-
» verti, je ne lui cachois point trop
» mes manières de penſer, & ne l'en
» voyois pas plus ſcandaliſé. Quel-
» quefois j'aurois pu me dire: il me
» paſſe mon indifférence pour le culte
» que j'ai embraſſé, en faveur de celle
» qu'il me voit auſſi pour le culte dans
» lequel je ſuis né; il ſait que mon dé-
» dain n'eſt plus une affaire de parti.
» Mais que devois-je penſer, quand je
» l'entendois quelquefois approuver
» des dogmes contraires à ceux de

» l'Église Romaine, & paroître es-
» timer médiocrement toutes ces cé-
» rémonies ? Je l'aurois cru protes-
» tant déguisé, si je l'avois vu moins
» fidele à ces mêmes usages dont il
» sembloit faire assez peu de cas ; mais
» sachant qu'il s'acquittoit sans témoin
» de ses devoirs de Prêtre aussi ponc-
» tuellement que sous les yeux du Pu-
» blic, je ne savois plus que juger de
» ces contradictions. Au défaut près,
» qui jadis avoit attiré sa disgrace, &
» dont il n'étoit pas trop bien cor-
» rigé, sa vie étoit exemplaire, ses
» mœurs étoient irreprochables, ses
» discours honnêtes & judicieux. En
» vivant avec lui dans la plus gran-
» de intimité, j'apprenois à le res-
» pecter chaque jour davantage ; &
» tant de bonté m'ayant tout-à-fait
» gagné le cœur, j'attendois avec une
» curieuse inquiétude le moment d'ap-
» prendre sur quel principe il fon-

» doit l'uniformité d'une vie auſſi ſin-
» gulière.

» Ce moment ne vint pas ſi-tôt.
» Avant de s'ouvrir à ſon diſciple, il
» s'efforça de faire germer les ſemen-
» ces de raiſon & de bonté qu'il jet-
» toit dans ſon ame. Ce qu'il y avoit en
» moi de plus difficile à détruire étoit
» une orgueilleuſe miſanthropie, une
» certaine aigreur contre les riches &
» les heureux du monde, comme s'ils
» l'euſſent été à mes dépens, & que
» leur prétendu bonheur eût été uſur-
» pé ſur le mien. La folle vanité de
» la Jeuneſſe qui regimbe contre l'hu-
» miliation, ne me donnoit que trop
» de penchant à cette humeur colère;
» & l'amour-propre que mon Men-
» tor tâchoit de réveiller en moi,
» me portant à la fierté, rendoit les
» hommes encore plus vils à mes
» yeux, & ne faiſoit qu'ajouter, pour
» eux, le mépris à la haîne.

» Sans combattre directement cet
» orgueil, il l'empêcha de se tourner
» en dureté d'ame, & sans m'ôter
» l'estime de moi-même, il la rendit
» moins dédaigneuse pour mon pro-
» chain. En écartant toujours la vai-
» ne apparence & me montrant les
» maux réels qu'elle couvre, il m'ap-
» prenoit à déplorer les erreurs de
» mes semblables, à m'attendrir sur
» leurs miseres, & à les plaindre plus
» qu'à les envier. Émû de compassion
» sur les foiblesses humaines, par le
» profond sentiment des siennes, il
» voyoit par-tout les hommes victi-
» mes de leurs propres vices & de
» ceux d'autrui; il voyoit les pauvres
» gémir sous le joug des riches, &
» les riches sous le joug des préjugés.
» Croyez-moi, disoit-il, nos illu-
» sions, loin de nous cacher nos maux,
» les augmentent, en donnant un prix
» à ce qui n'en a point, & nous rendant

» ſenſibles à mille fauſſes privations
» que nous ne ſentirions pas ſans elles.
» La paix de l'ame conſiſte dans le mé-
» pris de tout ce qui peut la troubler ;
» l'homme qui fait le plus de cas de
» la vie, eſt celui qui ſait le moins en
» jouir, & celui qui aſpire le plus avi-
» dement au bonheur, eſt toujours le
» plus miſerable.

» Ah ! quels triſtes tableaux, m'é-
» criois-je avec amertume ! s'il faut
» ſe refuſer à tout, que nous a donc
» ſervi de naître, & s'il faut mépriſer
» le bonheur même, qui eſt-ce qui
» ſait être heureux ? C'eſt moi, ré-
» pondit un jour le Prêtre, d'un ton
» dont je fus frappé. Heureux, vous !
» ſi peu fortuné, ſi pauvre, exilé,
» perſécuté ; vous êtes heureux ! Et
» qu'avez-vous fait pour l'être ? Mon
» enfant, reprit-il, je vous le dirai
» volontiers.

» Là-deſſus il me fit entendre qu'a-

» près avoir reçu mes confessions, il
» vouloit me faire les siennes. J'épan-
» cherai dans votre sein, me dit-il
» en m'embrassant, tous les senti-
» mens de mon cœur. Vous me ver-
» rez, sinon tel que je suis, au moins
» tel que je me vois moi-même.
» Quand vous aurez reçu mon entiere
» profession de foi, quand vous con-
» noîtrez bien l'état de mon ame,
» vous saurez pourquoi je m'estime
» heureux, &, si vous pensez com-
» me moi, ce que vous avez à faire
» pour l'être. Mais ces aveux ne sont
» pas l'affaire d'un moment; il faut
» du tems pour vous exposer tout ce
» que je pense sur le sort de l'homme,
» & sur le vrai prix de la vie : pre-
» nons une heure, un lieu commode
» pour nous livrer paisiblement à cet
» entretien.

» Je marquai de l'empressement à
» l'entendre. Le rendez-vous ne fut

» pas renvoyé plus tard qu'au lende-
» main matin. On étoit en été ; nous
» nous levâmes à la pointe du jour. Il
» me mena hors de la ville, ſur une
» haute colline, au-deſſous de la-
» quelle paſſoit le Pô, dont on voyoit
» le cours à travers les fertiles rives
» qu'il baigne. Dans l'éloignement,
» l'immenſe chaîne des Alpes cou-
» ronnoit le payſage. Les rayons du
» ſoleil levant, raſoient déja les plai-
» nes, & projettant ſur les champs
» par longues ombres les arbres, les
» côteaux, les maiſons, enrichiſſoient
» de mille accidens de lumiere, le
» plus beau tableau dont l'œil humain
» puiſſe être frappé. On eût dit que
» la Nature étaloit à nos yeux toute
» ſa magnificence, pour en offrir le
» texte à nos entretiens. Ce fut-là,
» qu'après avoir quelque tems contem-
» plé ces objets en ſilence, l'homme
» de paix me parla ainſi ».

PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas un grand Philosophe, & je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours ; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne-foi ; cela suffit pour que mon erreur ne me soit pas imputée à crime ; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela : si je pense bien, la raison nous est commune, & nous avons

le même intérêt à l'écouter ; pourquoi ne penſeriez-vous pas comme moi ?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi, ne ſongions guère à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe ; je dis ce qu'on vouloit que je diſſe ; je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon expérience, qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a

beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raifon ce qu'elle nous prefcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos fens; vivez long-tems dans l'état heureux, où fa voix eft celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenfe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à réfifter, pour favoir quand on peut céder fans crime.

Dès ma jeuneffe j'ai refpecté le mariage comme la premiere & la plus fainte inftitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y foumettre, je réfolus de ne le point profaner; car, malgré mes claffes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & fimple, j'avois confervé dans mon efprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne

les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut préciſément ce qui me perdit ; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il fallut expier le ſcandale : arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre, aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues ; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par

par lui-même, je ſentis peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes ; &, réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes ; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible ; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'âme qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire ; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail,

ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois : j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché : pourquoi faut-il qu'elle ſe dérobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtamment déſagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiété, où, ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la règle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi? Je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les

plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître, eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas long-tems, il ſe decide malgré lui de manière ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit, qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant: croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant

les uns des autres ; & ce point, commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire ; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne ; ils ne s'accordent que pour diſputer : les écouter n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la première cauſe de cette prodigieuſe diverſité de ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe ; nous n'en pouvons calculer les rapports ; nous n'en connoiſſons, ni les premières loix, ni la cauſe finale ; nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne connoiſſons, ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un

être ſimple ou composé ; des myſtères mpénétrables nous environnent de toutes parts ; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible ; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce Monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mène au but. Cependant, nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au haſard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout, dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient, parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-deſſus du Vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ? L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner

mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, jusqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis : conſultons la lumière intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors, repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour

produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit à différentes meſures. Sur cette première obſervation, comparant entr'elles toutes ces différentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la première, & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la dernière. Imaginez tous vos Philoſophes anciens & modernes, ayant d'abord épuiſé leurs biſarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atômes, de Monde animé, de matière vivante, de matérialiſme de toute eſpèce; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le Monde, annonçant enfin l'Être des Êtres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle admiration,

avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'âme, à donner une bâſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême! Je me diſois : les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là ſeul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute Philoſophie, & pour toute méthode une règle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprends, ſur cette

règle, l'examen des connoiſſances qui m'intéreſſent, réſolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincérité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premières, & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne mènent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi, pour connoître l'inſtrument dont je

veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la première vérité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence; mais leur cauſe m'eſt étrangère, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aie, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que

la ſenſation ; qui eſt moi, & la cauſe ou ſon objet, qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi, non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations ; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matière ; & toutes les portions de matière que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi, toutes les diſputes des idéaliſtes & des matérialiſtes ne ſignifient rien pour moi : leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimères.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations ; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens

doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir, c'est sentir; comparer, c'est juger : juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les com-

parera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres, n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entière ſans faire le compte de mes doigts *. Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*; de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif dif-

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant, les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

tingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſituation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes ju-

gemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles? Pourquoi dis je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modèle, qui eſt l'objet? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſûre, quand vous y aurez penſé; c'eſt que, ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous ſeroit impoſ-

ſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations ; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent ; &, quoi qu'en diſe la Philoſophie, j'ôſerai prétendre à l'hon-

neur de penſer. Je ſais ſeulement que la vérité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la vérité : ainſi, ma règle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere, avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſentielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font apper-

cevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos *, d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſentiels ; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point ; & par cela méme qu'elle eſt indifférente au repos & au mouvement, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvemens, ſçavoir ; mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps

* Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif ; mais puiſque nous obſervons du plus ou du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrémes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien que nous ſommes enclins méme à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or, il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut étre conçue en repos.

mû ; & dans le ſecond elle eſt en lui-même. Je ne conclurrai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané ; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point non plus la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité *.

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanés ; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanés ; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouve-

* Les Chymiſtes regardent le flogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie ; juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

ment ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. c'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même ou produiſant quelque action.

Cependant cet univers viſible eſt

matiere ; matiere éparſe & morte *, qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé ; puiſqu'il eſt certain que nous, qui ſommes parties, ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le Monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas : mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matière ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejeter cette idée, il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe ; ou que, ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſentiels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement : ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes ; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du Monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dés formoit le ciel & la terre ; mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction ; mais l'attraction ſeule rédui-

roit bien-tôt l'Univers en une masse immobile; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons: que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action & réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que, d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause; car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané,

volontaire;

volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même, ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matière productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe;

c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonte meut mon corps, que comment mes ſenſation affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſtères a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroît abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations de nature ſi différente s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai; mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation; en peut-on dire autant du matérialiſme? N'eſt-il pas clair que, ſi le mouvement étoit

essentiel à la matière, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière; il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matière en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même, & alors il lui est essentiel; ou, s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à la matière qu'autant que la cause motrice agit sur elle: nous rentrons dans la première difficulté.

Les idées générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une

ſeule vérité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſi-tôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre; il n'y a point de mouvement ſans quelque direction; car, un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atôme a-t-il ſon mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible;

ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atômes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matiere à ſa direction particuliere, quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces différences ? Si chaque atôme ou molécule de matière ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le détermine. Plus je

multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer; sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le méchanisme du Monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain; mais si-tôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue selon de certaines loix me montre une intelligence : c'est mon second article de foi. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire? non-seulement dans les Cieux qui roulent, dans

l'aſtre qui nous éclaire ; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vôle, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du Monde, quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte ; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié ; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon ;

mais je vois que chaque pièce eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpèce, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ? à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence ? & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque pièce pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances ; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion ? &

comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'ils s'eſt formé d'abord des eſtomachs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpèce qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards ? pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie ? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive, lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'évènement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant, ſi l'on me venoit dire que des caractères d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Énéïde toute arrangée, je ne daignerois pas faire un

pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là, combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, je n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés; que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atômes, & qu'un Chymiſte, combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet *.

J'ai lu Nieuvientit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui mon-

* Croiroit on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce, enfermé dans un verre, que *Julius*

trent la ſageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le Monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet ; & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abîme de l'eſprit humain ; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpèces, afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Camillus, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchymique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet, je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbère.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matière mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand Tout, ont beau couvrir leur galimathias d'abſtractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonné, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonnne. Il

ne dépend pas de moi de croire que la matière paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le Monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même Monde eſt-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en t-il deux ou pluſieurs, & quel eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſupérieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne point mon ſentiment, je l'ex-

pose. Que la matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point; toujours est-il certain que le Tout est un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du Tout dans l'ordre établi. Cet Être qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il soit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté, que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds: je sais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même; je sais que mon

existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi, mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même, si-tôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentimens de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son

existence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des chose qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce; car par ma volonté & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober, comme il me plaît, à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique; &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le Tout. Quel être ici bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis

le ſeul qui ſache tout rapporter à lui?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes! Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles; ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément

ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de systême à soutenir; moi, homme simple & vrai, que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'etre chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espece; &, si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de

bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, & je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la Nature elle-même. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand, pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece j'en considere les divers rangs, & les hommes qui les remplissent, que deviens-je? Quel spectacle! Où est l'ordre que j'avois observé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre! Le concert regne entre les élémens, & les hommes sont dans le cahos! Les animaux sont heureux, leur roi seul

eſt miſerable ! O ſageſſe ! où ſont tes loix ? ô Providence ! eſt-ce ainſi que tu régis le Monde ? Être bienfaiſant ! qu'eſt devenu ton pouvoir ? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes, ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches ? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du Monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du ſage ; & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du

premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un; je veux & je ne veux pas; je me ſens à la fois eſclave & libre; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal; je ſuis actif, quand j'écoute la raiſon; paſſif, quand mes paſſions m'entraînent; & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne-foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée; mais ſi ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de *ſubſtance*, j'entends en général l'Être doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent *, il aura beau m'embarraſſer

---

* Il me ſemble que, loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert, au contraire, que les hommes ne penſent point. Elle ne re-

dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir

---

connoît plus que des êtres sensitifs dans la Nature; & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le *moi* individuel? sera-ce dans chaque molecule de matiere, ou dans des corps aggregatifs? Placerai-je egalement cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les elemens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature: mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atôme elementaire est un être sensitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que leurs deux *moi*

la corde ; je lui dis, c'eſt le ſou qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde. Je ne puis, réplique le ſourd : mais par ce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par

ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtère nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes : mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la penſée, leur devroient faire auſſi rejeter le ſentiment ; & je ne vois pas pourquoi, ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus ? & puiſqu'ils ſont sûrs qu'ils ne penſent pas, comment ôſent-ils affirmer qu'ils ſentent ?

vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître: Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion: quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment: l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-

même ; & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens ; & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux ; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe ; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté ; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords ; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là ; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux, il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté ? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne

pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au-delà. Ce n'eſt pas le mot de *liberté* qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de *néceſſité*. Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe; c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulſion, ou toute première impulſion n'a nulle cauſe antérieure, & il n'y a point de véritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, &,

comme tel, animé d'une ſubſtance immatérielle; c'eſt mon troiſième article de foi. De ces trois premiers, vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtème ordonné par la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne: mais elle ne l'empêche pas de le faire; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué: mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté

qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du Monde, ſans empêcher que l'eſpèce humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les annoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal

faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi.

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver, que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir? La mort.... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre? La mort eſt le remède aux maux que vous vous

faites ; la Nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miseres la lui rendent desirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes ; au mal qu'on sent, on ajoûte celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie,

en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'eſt fait en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre; & je vois dans le ſyſtême du Monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une

puissance sans bornes, & de l'amour de soi, essentiel à tout être qui se sent. Celui qui peut tout, étend, pour ainsi dire, son existence avec celle des êtres. Produire & conserver, sont l'acte perpétuel de la puissance; elle n'agit point sur ce qui n'est pas; Dieu n'est pas le Dieu des morts, il ne pourroit être destructeur & méchant sans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien *. Donc l'Être souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste: autrement il se contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre, qui le produit, s'appelle *bonté*; & l'amour de l'ordre, qui le conserve, s'appelle *justice*.

* Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu suprême, ils disoient très-vrai; mais en disant *Maximus Optimus*; ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance: il est bon, parce qu'il est grand.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or, c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes: le méchant proſpère, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous, quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'élève & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gémiſſant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille pont ta noble vie en la finiſſant: ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs

de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu ; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O ! ſoyons bons premièrement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la Lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés ; c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit, la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce

Monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonnance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que, durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre? Au contraire, étant de natures auſſi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union

ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante, regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer? quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant; & n'imaginant point comment il peut

mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire; & que, pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les

diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Être ſuprême & des vérités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront, par des ſentimens inépuiſables, le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami! s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de

cette vie & m'en faire eſperer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés ; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature ? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice les ayant fait ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir ; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute ; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même *.

Ne me demandez pas non plus ſi

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur ; mais pour ton nom ; mais pour ton propre honneur, ô Dieu, fais-nous revivre.* Pſ. 115.

les tourmens des méchans ſeront éternels ; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans ? Je prends peu d'intérêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô Nations, êtes ſes miniſtres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſpérités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? Il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes.

De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien; & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais miserable? voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O Être clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore; si tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, si leurs maux doivent finir, & si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler! Que, délivré de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi,

loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne sera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, & l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter par dégrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet Être immense. Mais si cette idée est devenue plus noble & plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible; la suprême intelligence qui régit le Monde n'est plus le Monde même: j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante

& active qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle, & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature ; comme si Dieu n'étoit pas le seul être absolu, le seul vraiement actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a crée la matiere, les corps, les esprits, le Monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond & passe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir ; mais je sais qu'il a formé l'Univers & tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu est éternel, sans doute ; mais mon esprit peut-

il embraſſer l'idée de l'éternité? Pour quoi me payer de mots ſans idée? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au-delà, ſi tout devoit finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent; mais comment l'eſt-il? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſitions; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul

point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut; ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu : c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſi-

vement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre ; &, dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire : Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin, plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit : moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Être des êtres, je ſuis, parce que tu es : c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe, de me ſenti accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi, de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment intérieur

rieur qui me porte à juger des causes selon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître; il me reste à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles règles je dois me prescrire pour remplir ma destination sur la terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature, en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien; tout ce que sens être mal est mal : le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même; cependant com-

bien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la recuser ; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps *;

* La Philosophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée *instinct*, qui paroît guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant ; &, de la maniere dont il explique ce

qui la ſuit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point eſt

---

progrès, on doit conclurre que les enfans réfléchiſſent plus que les hommes ; paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entières, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes ? Je demande encore, (& ceci eſt plus important), pourquoi la première fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jeté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante, & la plus propre à me toucher ; poſture dans laquelle il ſe fût bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état ? Quoi ! mon chien, tout petit encore, & ne faiſant preſque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales ? ſavoit-il ce que c'étoit que clémence & généroſité ? ſur quelles lumières acquiſes eſpéroit-il m'appaiſer, en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion ? Tous les chiens du monde ſont à-peu-près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe vérifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dedaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir : qu'ils l'expliquent d'une manière ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé ; alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'inſtinct.

important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit, ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la

vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! Examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres ? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir ; eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines ; & même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où

lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes âmes? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton, qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon âme étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus; il eſt déjà mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces âmes cadavéreuſes, devenues inſenſi-

bles, hors leur intérêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reſte, on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue, ou ſur un chemin, quelque acte de violence & d'injuſtice: à l'inſtant un mouvement de colère & d'indignation s'élève au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, ſi quelque acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas: j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe ſûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux-mille ans; & cependant, le même intérêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font

à moi les crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être sa victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain ? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin, l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, & les met si souvent en évidence. Hélas !

qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle règne, & quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe: ſans la ſatyre amère, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux ſur toutes les Nations du Monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & biſarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre, & des paſſions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel: l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon

père, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc, au fond des ames, un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de *conſcience.*

Mais, à ce mot, j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune choſe, que ſur des idées acquiſes. Ils

ſont plus; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'ôſent rejeter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que, ſi-tôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpèce ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du Monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Écrivains les plus célèbres? Quelques uſages incertains & biſarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale, tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, & d'accord

ſur ce ſeul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchiſe & de vérité, ſois ſincère & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être; & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bienfaiſant, généreux; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré.

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt. Mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes; où l'on ne

pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu ; où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Regulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éleveroient inceſſamment contr'elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs partiſans l'excuſe de l'être de bonne-foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphyſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne mènent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter votre cœur. Quand tous les Philoſophes prouveroient que j'ai tort, ſi vous ſentez que j'ai raiſon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut, pour cela, que vous faire diſtinguer nos idées acquiſes de nos

ſentimens naturels : car nous ſentons avant de connoître ; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haîne du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugemens, mais des ſentimens ; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les ſentimens qui les apprécient ſont au-dedans de nous, & c'eſt par eux-ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir ; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſerva-

tion en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentiments, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece; car, à ne conſiderer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes, au-lieu de les rapprocher. Or, c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connoiſſance innée; mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer : c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même ; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bien-tôt nous reverrons ces mêmes objets, aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature

ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramène, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct divin; immortelle & céleſte voix; guide aſſuré d'un étre ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu: c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'élève au-deſſus des bêtes, que le triſte privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans règle, & d'une raiſon ſans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de Philoſophie, nous pouvons être hommes ſans être ſavans; diſpenſés de conſu-

mer notre vie à l'étude de la Morale nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis: elle fuit ou se taît devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ôse la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; &, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler, qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches, de la froideur que je ſentois en moi! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zèle languiſſant & tiède à l'amour de la vérité. Je me diſois: pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas? Le bien moral n'eſt qu'une chimère; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. Oh! quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'âme, qu'il eſt difficile de le reprendre! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre, quand on ne l'a jamais eu! S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître; &, faute de ſentir quelle

bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour le rappeler ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire; on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour ôſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer,

ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous l'ancienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité, qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide bâſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre. Mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer.

Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne; le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant? puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près

de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſpéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle Juſtice, qui me les impoſe & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté : j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien ? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoins, je ſais qu'elle eſt vûe,

vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : l'Être juste qui régit tout, saura bien m'en dédommager. Les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaîné à ce corps qui l'asservit & la gêne? Je n'en sais rien; suis-je entré dans les decrets de Dieu? Mais je puis, sans témérité, former de modestes conjectures. Je me dis : si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & suivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler? Il seroit heureux, il est vrai; mais il manqueroit à son bonheur le degré le plus sublime; la gloire de la vertu & le bon

témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres, & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous ; pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des

choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il ſera toujours bon ſans peine & toujours heureux ſans remords. Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage; que leur premiere dépravation vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux, & les rendent irréſiſtibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont point encore acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper

des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déja corrompus par le vice, déja livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, &, trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont

duré trop long-tems pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus; je les connois pour ce qu'elles sont; en les suivant, je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux; en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force, & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur

l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénetre toutes mes facultés de ſa divine eſſence; je m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi, qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe, & maintenu par ſa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non; ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir? Si je fais le

mal, je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je le veux : lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire : n'être pas content de mon état, c'eſt ne vouloir plus être homme ; c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt ; c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même, la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur, ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi, je ne me crois

pas infaillible : mes opinions qui me ſemblent les plus vraies, ſont peut-être autant de menſonges ; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout ? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais ſa ſource eſt trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? C'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prestre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la

persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux, par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choses près, le théisme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irreligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincère, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même

qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeler n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre Prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant, dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir, ni les admettre, ni les rejeter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi : mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire, pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous

ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimement perſuadé. L'examen qui me reſte à faire eſt bien différent; je n'y vois qu'embarras, myſtère, obſcurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentimens étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi *. Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile, quand on diſcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais ſouvenez-vous qu'ici, toutes mes affirmations ne ſont que des raiſons de douter. Cherchez la

* Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au Public.

vérité vous-même ; pour moi, je ne vous promets que de la bonne-foi.

Vous ne voyez dans mon exposé, que la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette nécessité ? De quoi puis-je être coupable, en servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité, nous viennent par la raison

ſeule. Voyez le ſpectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Être, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que, loin de les ennoblir, ils les aviliſſent; qu'aux myſtères inconcevables qui l'environnent, ils ajoûtent des contradictions abſurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au-lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation, pour apprendre aux hommes la

manière dont Dieu vouloit être ſervi; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes biſarres qu'ils ont inſtitués; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il falloit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc ſi important, qu'il fallût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur; & celui-là, quand il eſt ſincère, eſt toujours uniforme. C'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à

la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh ! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre, qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphère, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Être, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la

mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des inſtructions plus particulières; &, non content de faire Dieu ſemblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumières ſurnaturelles; je voulois un culte excluſif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu, comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois, dans la religion naturelle, que les élémens de toute religion. Je conſidérois cette diverſité de ſectes qui règnent ſur la terre, & qui s'accuſent mutuellement de menſonge & d'erreur; je demandois: *quelle eſt la bonne?* Chacun me répondoit: c'eſt la mienne *;

* *Tous*, dit un bon & ſage Prêtre, *diſent qu'ils*

chacun disoit : moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne?* Parce que Dieu l'a dit... Et qui vous dit que Dieu l'a dit?.... Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assûre que tous ceux

---

la tiennent & la croient, (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai, sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien : elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains; tesmoin premierement la maniere dont les Religions ont eté reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers : la Nation, le pays, le lieu donnent la Religion : l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes : la Religion n'est pas de notre choix & élection; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines & bien legeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition. de Bordeaux, 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

qui diſent autrement que lui, mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi! penſois-je, la vérité n'eſt-elle pas une, & ce qui eſt vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? Si la méthode de celui qui ſuit la bonne route, & celle de celui qui s'égare eſt la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix eſt l'effet du hazard, le leur imputer eſt iniquité; c'eſt récompenſer ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oſer dire que Dieu nous juge ainſi, c'eſt outrager ſa juſtice.

Ou toutes les Religions ſont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en eſt une qu'il preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule véritable. Ces ſignes ſont de tous les tems & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes,

grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du Monde un ſeul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc ſincerement la vérité : ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des Peres & des Paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon, tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier : ſoumets ta raiſon ; autant m'en peut dire celui qui me tompe : il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la Théologie que je puis acquérir de moi même par l'inſpection de l'Univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne à ce que je vous ai

ci-devant expliqué. Pour en ſavoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne ſauroient être l'autorité des hommes : car, nul homme n'étant d'une autre eſpece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis auſſi le connoître, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc, au fond, que celui de ma raiſon même, & n'ajoûte rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge ?..... Dieu lui-même a parlé ; écoutez ſa révélation..... C'eſt autre choſe. Dieu a parlé ! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ?.... Il a parlé aux hommes.... Pourquoi donc n'en ai-

je rien entendu ? . . . Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole . . . . J'entends : ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. . . . Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. . . . Comment cela ? ... Par des prodiges... Et où ſont ces prodiges ?... Dans des livres... Et qui a fait ces livres ?... Des hommes... Et qui a vu ces prodiges ?.... Des hommes qui les atteſtent. . . . Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ! Que d'hommes entre Dieu & moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons vérifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi moins de bon cœur ?

Conſiderez, mon ami, dans quelle

horrible discussion me voilà engagé ; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du Monde ; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions : quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques des pièces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas

pour daigner y répondre; si les livres étoient assez communs, pour que les nôtres leur parvinssent; si nous avons été d'assez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle espece doit être un prodige

& quelle authenticité il doit avoir, non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit puniſſable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles sûres pour les diſcerner; dire enfin pourquoi Dieu choiſit, pour atteſter ſa parole, des moyens qui ont eux-mêmes ſi grand beſoin d'atteſtation, comme s'il ſe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deſſein les vrais moyens de les perſuader.

Suppoſons que la Majeſté Divine daigne s'abaiſſer aſſez pour rendre un homme l'organe de ſes volontés ſacrées; eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce Miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des

hommes

hommes ne ſaura jamais rien que par ouï-dire? Par tous les pays du monde, ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'évènemens naturels; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inaltérable de la Nature, qui montre le mieux l'Être ſuprême; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer; & pour moi, je crois trop en Dieu, pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne vous tenir ce langage: Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoie; j'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement; aux montagnes de s'applanir,

aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux imposteurs ; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ; & c'est-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'ôsera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles, faits pour prouver votre doctrine, ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car, puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le Diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés, nous ne

ſommes pas plus avancés qu'auparavant ; & puiſque les Magiciens de Pharaon ôſoient, en préſence même de Moïſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit, par l'ordre exprès de Dieu : pourquoi, dans ſon abſence, n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainſi donc, après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine *, de peur de prendre l'œuvre

* Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, &, entre autres, dans le Deuteronome, Chapitre XIII, où il eſt dit que, ſi un Prophète annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophète à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or, que faire en pareil cas ? Une ſeule choſe ; revenir au raiſonnement, & laiſſer-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme ! Mais Jéſus-Chriſt

du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialèle ?

Cette doctrine, venant de Dieu, doit porter le ſacré caractère de la Divinité ; non ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit ; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de

a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit ; s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien ; mais, pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit ; ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les innocens, mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle, pour embraſſer celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit néceſſairement opter. Votre Dieu n'eſt pas le nôtre, dirai-je à ſes ſectateurs. Celui qui commence par ſe choiſir un ſeul peuple & proſcrire le reſte du genre-humain, n'eſt pas le père commun des hommes; celui qui deſtine au ſupplice éternel le plus grand nombre de ſes créatures, n'eſt pas le Dieu clément & bon que ma raiſon m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit

qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle nous enſeigne : c'eſt à la révélation de nous enſeigner ces vérités d'une manière ſenſible à l'eſprit de l'homme, de les mettre à ſa portée, de les lui faire concevoir, afin qu'il les croye. La foi s'aſſûre & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions eſt infailliblement la plus claire : celui qui charge de myſtères, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténèbres; il ne m'a point doué d'un entendement, pour m'en interdire l'uſage; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon auteur. Le miniſtre de la vérité ne tyranniſe point ma raiſon; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & ſans elle je ne ſaurois voir comment un homme en peut convaincre un autre, en lui prêchant une doctrine déraiſonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux priſes, & cherchons ce qu'ils pourront ſe dire dans cette eſpèce de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inſpiré.

« La raiſon vous apprend que le » tout eſt plus grand que ſa partie ; » mais moi, je vous apprends, de la » part de Dieu, que c'eſt la partie » qui eſt plus grande que le tout.

Le Raiſonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'ôſer » dire que Dieu ſe contredit ? Et à » qui croirai-je par préférence, de » lui qui m'apprend par la raiſon les » vérités éternelles, ou de vous qui » m'annoncez, de ſa part, une abſur» dité ?

L'Inſpiré.

» A moi ; car mon inſtruction eſt
» plus poſitive, & je vais vous prou-
» ver invinciblement que c'eſt lui qui
» m'envoie.

Le Raiſonneur.

» Comment ! vous me prouverez
» que c'eſt Dieu qui vous envoie dé-
» poſer contre lui ? Et de quel genre
» ſeront vos preuves, pour me con-
» vaincre qu'il eſt plus certain que
» Dieu me parle par votre bouche,
» que par l'entendement qu'il m'a
» donné ?

L'Inſpiré.

» L'entendement qu'il vous a don-
» né ! Homme petit & vain ! comme ſi
» vous étiez le premier impie qui
» s'égare dans ſa raiſon corrompue
» par le péché !

Le Raiſonneur.

» Homme de Dieu, vous ne ſeriez
» pas, non plus, le premier fourbe

» qui donne ſon arrogance pour preuve
» de ſa miſſion.

L'Inſpiré.

» Quoi ! les Philoſophes diſent auſſi
» des injures !

Le Raiſonneur.

» Quelquefois, quand les Saints
» leur en donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

» Oh ! moi, j'ai le droit d'en dire :
» je parle de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

» Il ſeroit bon de montrer vos ti-
» tres, avant d'uſer de vos priviléges.

L'Inſpiré.

» Mes titres ſont authentiques. La
» terre & les cieux dépoſeront pour
» moi. Suivez bien mes raiſonne-
» mens, je vous prie.

Le Raiſonneur.

» Vos raiſonnemens ! vous n'y pen-
» ſez pas. M'apprendre que ma rai-
» ſon me trompe, n'eſt-ce pas réfuter

» ce qu'elle m'aura dit pour vous?
» Quiconque veut recuſer la raiſon,
» doit convaincre ſans ſe ſervir d'elle.
» Car, ſuppoſons qu'en raiſonnant
» vous m'ayez convaincu; comment
» ſaurai-je ſi ce n'eſt point ma raiſon
» corrompue par le péché, qui me fait
» acquieſcer à ce que vous me dites?
» D'ailleurs, quelle preuve, quelle
» démonſtration pourrez-vous jamais
» employer, plus évidente que l'axiô-
» me qu'elle doit détruire? Il eſt tout
» auſſi croyable qu'un bon ſyllogiſme
» eſt un menſonge, qu'il l'eſt, que
» la partie eſt plus grande que le
» tout.

L'Inſpiré.

» Quelle différence! mes preuves
» ſont ſans réplique; elles ſont d'un
» ordre ſurnaturel.

Le Raiſonneur.

» Surnaturel! Que ſignifie ce mot?
» Je ne l'entends pas.

L'Inſpiré.

» Des changemens dans l'ordre de
» la Nature , des pròphéties , des
» miracles , des prodiges de toute
» eſpèce.

Le Raiſonneur.

» Des prodiges , des miracles ! je
» n'ai jamais rien vu de tout cela.

L'Inſpiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des
» nuées de témoins.... le témoignage
» des peuples....

Le Raiſonneur.

» Le témoignage des peuples eſt-il
» d'un ordre ſurnaturel ?

L'Inſpiré.

» Non : mais quand il eſt unanime,
» il eſt inconteſtable.

Le Raiſonneur.

» Il n'y a rien de plus inconteſta-
» ble que les principes de la raiſon :
» & l'on ne peut autoriſer une abſur-
» dité ſur le témoignage des hommes,

» Encore une fois, voyons des preu-
» ves ſurnaturelles ; car l'atteſtation
» du genre-humain n'en eſt pas une.

L'Inſpiré.

» O cœur endurci ! la grace ne
» vous parle point.

Le Raiſonneur.

» Ce n'eſt pas ma faute ; car, ſelon
» vous, il faut avoir déjà reçu la grace,
» pour ſavoir la demander. Commen-
» cez donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inſpiré.

» Ah ! c'eſt ce que je fais, & vous
» ne m'écoutez pas : mais, que dites-
» vous des Prophéties ?

Le Raiſonneur.

» Je dis, premièrement, que je n'ai
» pas plus entendu de prophéties,
» que je n'ai vu de miracles. Je dis
» de plus, qu'aucune prophétie ne
» ſauroit faire autorité ſur moi.

L'Inſpiré.

» Satellite du Démon ! eh ! pourquoi

» les prophéties ne font-elles pas au-
» torité pour vous?

Le Raiſonneur.

» Parce que, pour qu'elles la fiſſent,
» il faudroit trois choſes, dont le con-
» cours eſt impoſſible : ſavoir, que
» j'euſſe été témoin de la prophétie,
» que je fuſſe témoin de l'évènement,
» & qu'il me fût démontré que cet
» évènement n'a pu quadrer fortuite-
» ment avec la prophétie : car, fût-
» elle plus préciſe, plus claire, plus
» lumineuſe qu'un axiôme de géomé-
» trie; puiſque la clarté d'une pré-
» diction faite au haſard n'en rend
» pas l'accompliſſement impoſſible,
» cet accompliſſement, quand il a
» lieu, ne prouve rien à la rigueur
» pour celui qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi ſe réduiſent
» vos pretendues preuves ſurnaturel-
» les, vos miracles, vos prophéties,
» A croire tout cela ſur la foi d'au-

» trui, & à ſoumettre à l'autorité des
» hommes l'autorité de Dieu parlant
» à ma raiſon. Si les vérités éternel-
» les que mon eſprit conçoit, pou-
» voient ſouffrir quelque atteinte, il
» n'y auroit plus pour moi nulle eſpèce
» de certitude; &, loin d'être ſûr que
» vous me parlez de la part de Dieu,
» je ne ſerois pas même aſſuré qu'il
» exiſte ».

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes, qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matière que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre *; il faut comparer

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entr'autres biſarres paradoxes, ſoutenoient que, dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux

les objections aux preuves ; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti, pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne-foi? Où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti; mais tel, au milieu des siens, est fier de ses preuves, qui seroit

---

parties : car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruite dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir ! que de langues il faut apprendre ! que de bibliothèques il faut feuilleter ! quelle immenſe lecture il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire ; à plus forte raiſon, ceux de tous les partis : quand on les trouveroit, ils ſeroient bien-tôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons, dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs, ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidèlement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte, après avoir vécu parmi

nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Protestans n'est point celle qu'on enseigne au peuple, & que le livre de Bossuet ne ressemble guère aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui sont l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne lisent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous méprisent; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens

de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial ôsera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre; celle qui en admet trois

eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente; celle qui en admet deux, & rejette la troiſième, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hebreu; les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec; les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes eux-mêmes ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une manière bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on. Belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidèlement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient? & quand Dieu fait tant que de

parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprète ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres ! Quelle manie ! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître, avant que ces livres fuſſent faits ? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe ; mais que ga-

gnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine ? L'Église décide que l'Église a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Connoissez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec soin ce que le Judaïsme allégue contr'eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque chose, c'est dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'instruire des raisons de leurs adversaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un ôsoit publier parmi nous des livres où l'on favoriseroit ouvertement le Judaïsme, nous punirions l'Auteur, l'Éditeur, le Libraire *. Cette police est

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizième siècle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous

commode & ſûre pour avoir toujours raiſon. Il y a plaiſir à réfuter des gens qui n'ôſent parler.

Ceux d'entre nous qui ſont à portée de converſer avec des Juifs, ne ſont guères plus avancés. Les malheureux ſe ſentent à notre diſcrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils ſavent combien peu l'injuſtice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'ôſeront-ils dire ſans s'expoſer à nous faire crier au blaſphême ? L'avidité nous donne du zèle, & ils ſont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus ſavans, les plus éclairés ſont toujours les plus circonſpects. Vous convertirez quelque miſérable payé pour calomnier ſa ſecte ; vous ſe-

---

les livres des Juifs, ſans diſtinction, l'illuſtre & ſavant Reuculin, conſulté ſur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre pour avoir ſeulement été d'avis qu'on pouvoit conſerver ceux de ces livres qui ne faiſoient rien contre le Chriſtianiſme, & qui traitoient des matieres indifférentes à la religion.

rez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jésus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un État libre, des Écoles, des Universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons; mais nous n'ôsons dire les nôtres: là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour

Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même reſpect que nous exigeons pour Jéſus-Chriſt des Juifs qui n'y croient pas davantage, les Turcs ont-ils tort, avons-nous raiſon ? Sur quel principe équitable réſoudrons-nous cette queſtion ?

Les deux tiers du genre humain ne ſont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïſe, de Jéſus Chriſt, ni de Mahomet! On le nie; on ſoutient que nos Miſſionnaires vont par-tout. Cela eſt bientôt dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré juſqu'à préſent ? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée ſuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui, loin d'avoir ouï parler du Pape, connoiſſent à peine le grand Lama ? Vont-ils dans les continens

tinens immenſes de l'Amérique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des peuples d'un autre Monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & où leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intriguans ruſés, venus avec un zèle hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie annoncer l'Évangile à des milliers de pauvres eſclaves ? Qu'ont fait les femmes de cette partie du Monde pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en Enfer pour avoir été recluſes ?

Quand il ſeroit vrai que l'Évangile eſt annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un pays, il y eſt ſûrement mort quel-

qu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un ſeul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jéſus-Chriſt, l'objection ſeroit auſſi forte pour ce ſeul homme, que pour le quart du genre-humain.

Quand les Miniſtres de l'Évangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux-mille ans à l'autre extrémité du Monde, dans je ne ſais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce myſtère ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges, pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point. Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver

ſi loin de moi les évènemens dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit ? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphère un peuple Hébreu & une ville de Jéruſalem ? Autant vaudroit m'obliger de ſavoir ce qui ſe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere ; ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien ſu ? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place : voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays loin-

tain, où s'opérerent tant de merveilles inouïes dans celui-ci ; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jéruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu. Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous ? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis ; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déïcide de leurs prédéceſſeurs ?... Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu... Autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi ! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux-mille ans après, à deux-mille lieues de-là ! Ne voyez-

vous pas qu'avant que j'ajoûte foi à ce livre que vous appellé ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous, quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſionnaire, qui, avant la vérification des preuves, veut ſe dépêcher de l'inſtruire & de le baptiſer. Or, je ſoutiens qu'il n'y a pas de révélation contre

laquelle les mêmes objections n'aient autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que, s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies: nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le Laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le Monde: il n'y aura plus de peuple fixe & stable; la Terre entiere ne sera couverte que de Pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-

mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors, adieu les métiers, les arts, les ſciences humaines, & toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand'peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes ? A l'inſtant vous lui rendez tout; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même la religion du ſien? Je defie tous les intolérans du Monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un Ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet Ange! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolérance, quand chacun veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre-humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais, voyant qu'elles étoient, & qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abîmois dans un océan ſans rives,

je ſuis revenu ſur mes pas, & j'a
ſerré ma foi dans mes notions pr
ves. Je n'ai jamais pu croire que
m'ordonnât, ſous peine de l'Er
d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé
les livres. Il en eſt un ſeul ouv
tous les yeux, c'eſt celui de la Na
C'eſt dans ce grand & ſublime
que j'apprends à ſervir & adore
divin Auteur. Nul n'eſt excuſabl
n'y pas lire, parce qu'il parle à
les hommes une langue intelligib
tous les eſprits. Quand je ſeroi
dans une iſle déſerte, quand je
rois point vu d'autre homme que
quand je n'aurois jamais appris ce
s'eſt fait anciennement dans un
du Monde; ſi j'exerce ma raiſon,
la cultive, ſi j'uſe bien des fac
immédiates que Dieu me donne,
prendrois de moi-même à le con
tre, à l'aimer, à aimer ſes œuvre
vouloir le bien qu'il veut, & à

plir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître ; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elles des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que, ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette ; je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendu insurmontables pour la plus grande partie du genre-humain. A cela près, je reste

ſur ce point dans un doute reſpectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible ; d'autres hommes ont pu décider ce qui me ſemble indécis ; je raiſonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Ecritures m'étonne ; la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe ; qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans

ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le Sage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jéſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour ôſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ! Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage,

* De Rep. Dial. 1.

& ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice; Léonidas étoit mort pour ſon pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre, avant que Socrate eût loué la ſobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jéſus avoit-il pris chez les ſiens cette Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple *? Du ſein du plus furieux fanatiſme, la plus haute

* Voyez, dans le diſcours ſur la Montagne, le parallèle qu'il fait lui-même de la Morale de Moïſe à la ſienne. *Matth. c. 5. v. 21. & ſeq.*

ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquilement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe déſirer ; celle de Jéſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure ; Jéſus, au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jéſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Évangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jéſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire ; il ſeroit plus

inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé, ni ce ton, ni cette Morale; & l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Être toujours modeste & circonspect, mon enfant; respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Être, qui seul sait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce

qu'il ne s'étend pas aux points eſſentiels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur; je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite. Quant aux dogmes qui n'influent, ni ſur les actions, ni ſur la Morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulières, comme autant d'inſtitutions ſalutaires, qui preſcrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale, qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes, quand on y ſert Dieu convenablement: le culte eſſentiel eſt celui du cœur. Dieu n'en

rejette point l'hommage, quand il eſt ſincère, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appelé, dans celle que je profeſſe, au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légèreté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves, quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération : je me pénètre de la majeſté de l'Être ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain, qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme

prefcrite ; je fuis avec foin tous les Rits ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais, ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la confécration, je me recueille pour la faire avec toutes les difpofitions qu'exigent l'Églife & la grandeur du facrement ; je tâche d'anéantir ma raifon devant la fuprême Intelligence ; je me dis : qui es-tu, pour mefurer la puiffance infinie ? Je prononce avec refpect les mots facramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en foit de ce myftère inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement, je fois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du miniftère facré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les fublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu

aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire ; mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance, que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes : vous serez damnés *. Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires ; mais je suis

* Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays, ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne Morale, tel que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre-humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guères tomber plus bas que je ne ſuis. Quoi qu'il arrive, je ne blaſphemerai point contre la juſtice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpère plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place, quand il le ſollicite; & ſouvent il l'obtient, quand il ſait ſe faire reſpecter. O! ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens. Je ne les rendrois pas ri-

ches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris, plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité, qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inſtructions, je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Egliſe, qu'à l'eſprit de l'Évangile, où le dogme eſt ſimple & la Morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma paroiſſe, je ne les diſtinguerois

point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme frères, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent, faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumières, gardons l'ordre public; dans tout pays, reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profeſſion de foi, telle que Dieu la lit dans mon cœur;

vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni alarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquiètent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches. Les conſciences, agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractère, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus

tard, la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur; que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant, c'eſt à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincère avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejetez le reſte. Vous n'êtes pas

pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conférer entre nous ; mais ſi-tôt qu'on diſpute, on s'échauffe ; la vanité, l'obſtination s'en mêlent, la bonne-foi n'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez jamais ; car on n'éclaire par la diſpute ni ſoi, ni les autres. Pour moi, ce n'eſt qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens, ma conſcience eſt tranquille, mon cœur eſt content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes ſentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon eſprit, déjà moins actif, ſeroit moins en état de la connoître. Je reſterai comme je ſuis, de peur qu'inſenſiblement le goût de la contemplation devenant une paſſion oiſeuſe, ne m'attiédît ſur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhoniſme, ſans re-

trouver la force d'en ſortir. Plus de la moitié de ma vie eſt écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reſte, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'eſt malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur ſait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuiſſance de m'en tirer par mes propres lumieres, le ſeul moyen qui me reſte pour en ſortir, eſt une bonne vie; & ſi des pierres mêmes Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'eſpérer d'être éclairé, lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amènent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des

étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincérité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage, n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une autre religion

que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au Tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on ôsa choisir soi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale; qu'il n'y en a de vraiment essentiels que ceux-là; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que

ſans la foi nulle véritable vertu n'exiſte.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la Nature, ſèment dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les

bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes : je le crois comme eux; & c'eſt, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité *.

---

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de ſophiſmes, que ce ſeroit une entrepriſe immenſe & téméraire de vouloir les relever tous; c'eſt déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte, eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens. Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuple, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion, comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie; & cela me paroît changer beaucoup l'état de la queſtion.

Baile a très-bien prouvé que le Fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au-lieu que l'irreligion, & en général l'eſprit raiſonneur & Philoſophique attache à la vie, efféminе, avilit les ames, con-

Bon jeune homme, ſoyez ſincere & vrai ſans orgueil; ſachez être igno-

---

centre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſappe ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu que tout reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpèce, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſequences. D'ailleurs, il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la Philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le faſſe encore mieux; & la

rant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés

---

religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion, quand il en a une ; cela est vrai : la plupart n'en ont guères, & ne suivent point du tout celle qu'ils ont ; cela est encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'ensuit-il, sinon qu'un sot le lui avoit confié ? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine ! ...... Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui qui en ont ? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendu eux-mêmes moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion, mieux connue, écartant le Fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres ; car par-tout où elles ont brillé, l'Humanité n'en a pas été plus respectée ; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens,

vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que

---

des Empereurs de Rome, des Chinois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile! Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques! Chez nous combien les approches des tems de communion n'opèrent-elles point de réconciliations & d'aumônes! Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides! Que de miseres ne prévenoit-il pas! La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux; on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de religion, hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

« Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, » tous les corps iront passer un pont appelé *Poul-Serrho*, qui est jeté sur le feu éternel, pont qu'on » peut appeler, disent-ils, le troisième & dernier » examen & le vrai jugement final, parce que c'est-» là où se fera la séparation des bons d'avec les mé-» chans...... &c.

» Les Persans, (poursuit Chardin), sont fort infa-» tués de ce pont, & lorsque quelqu'un souffre une » injure, dont, par aucune voie, ni dans aucun tems, » il ne peut avoir raison, sa dernière consolation est » de dire : *Eh bien! par le Dieu vivant, tu me le* » *paieras au double au dernier jour; tu ne passeras* » *point le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses au-* » *paravant : je m'attacherai au bord de ta veste &* » *me jeterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens » éminens, & de toutes sortes de professions, qui,

ſelon votre conſcience, ſans vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment

---

» appréhendant qu'on ne criât ainſi *Haro* ſur eux au » paſſage de ce pont redoutable, ſollicitoient ceux » qui ſe plaignoient d'eux de leur pardonner : cela » m'eſt arrivé cent fois à moi-même. Des gens de » qualité, qui m'avoient fait faire, par importunité, » des démarches autrement que je n'euſſe voulu, » m'abordoient au bout de quelque tems, qu'ils » penſoient que le chagrin en étoit paſſé, & me di- » ſois : *Je te prie, halal becon antchipra*, c'eſt-à-dire, » *rends-moi cette affaire licite ou juſte*. Quelques-uns » même m'ont fait des préſens & rendu des ſervices, » afin que je leur pardonnaſſe, en déclarant que je le » faiſois de bon cœur ; de quoi la cauſe n'eſt autre » que cette créance, qu'on ne paſſera point le pont de » l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux » qu'on a oppreſſés. *T. 7. in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais ? Que ſi l'on ôtoit aux Perſans cette idée, en leur perſuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de ſemblable, où les opprimés ſoient vengés de leurs tyrans après la mort, n'eſt-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aiſe, & les délivreroit du ſoin d'appaiſer ces malheureux ?

Philoſophe, tes loix morales ſont fort belles : mais montre-m'en, de grace, la ſanction. Ceſſe un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. Lorgueilleuſe philoſophie mène à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mène au fanatiſme. Evitez ces extrémités ; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes ; ôſez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien ; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt parti-

culier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

J'AI transcrit cet écrit, non comme une regle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raisonner avec son élève, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né, les seules lumieres de la raison ne peuvent, dans l'institution de la Nature, nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Émile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'hom-

me phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déjà robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoi que l'art humain puiſſe faire, le tempérament précède toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En developpant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée, en cultivant la raiſon. Les objets intellectuels modéroient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus là, quelles nouvelles priſes nous nous ſom-

mes données ſur notre élève ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur ! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon véritable intérêt à être bon, à faire le bien, loin des regards des hommes, & ſans y être forcé par les loix; à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi; mais pour l'amour de l'auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi ; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Être ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'intérêt particulier, qui, dans la concurrence, l'emporte néceſ-

ſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre-humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, (je le ſoutiendrai toute ma vie), quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Émile ſous les mêmes traits: vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous

rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien, d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere; en nous donnant un élève de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement ; il le crée, il le tire de ſon cerveau, &c, croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon élève aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la règle à laquelle on les a ſoumis enfans; cette règle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maî-

tres, ils croient ne ſortir de l'enfance qu'en ſecouant toute eſpèce de joug *; ils ſe dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un priſonnier, délivré des fers, étend, agite & fléchit ſes membres.

Émile, au contraire, s'honore de ſe faire homme & de s'aſſujettir au joug de ſa raiſon naiſſante; ſon corps déjà formé n'a plus beſoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que ſon eſprit, à moitié développé, cherche à ſon tour à prendre l'eſſor. Ainſi, l'âge de raiſon n'eſt pour les uns que l'âge de la licence; pour l'autre, il devient l'âge du raiſonnement.

Voulez-vous ſavoir leſquels d'eux

* Il n'y a perſonne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en ſortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs ſoient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'eſt pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec ſon inférieur.

ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la Nature ? Conſidérez les différences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés : obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le S[r]. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquiles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guères qu'à des jeux ſérieux ou de haſard* *. Émile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la différence eſt qu'au-lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes

---

* Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. p. 70.

travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis; les ſujets de réflexion que je lui préſente, irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels cathéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen déſormais qu'ils s'y livrent, quand ils commencent à diſpoſer d'eux? Il leur faut du nouveau pour

leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même chofe pour mon élève ; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des chofes nouvelles ; c'eſt précifément parce qu'elles ennuient les autres, qu'il doit les trouver de fon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant, au profit de la raifon, le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non ; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpèce, les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en fens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de fa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puifqu'il

faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpèce dure & que l'ordre du Monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre élève. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité, lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même, au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits, quand il lui importe le plus que j'en uſe? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit

le contraindre, ou le tromper, pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La première de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramène à l'inſtant; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, ſi, heurtant de front ſes deſirs naiſſans, vous alliez ſottement traiter de crimes les nouveaux

beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne feriez pas long-tems écouté; mais ſi-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le miniſtre de la Nature; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant: & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile; je dirai ci-après mes raiſons: en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient

pour eux avant le tems ; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bien-tôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que, pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que, par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on peut au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens ; cela eſt ſi vrai que, chez les Germains, un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé ; & les Auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur de

de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiècles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le père de Montagne, homme non moins ſcrupuleux & vrai, que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir ſervi long-tems dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils, quelle vigueur & quelle gaité conſervoit le père à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpèce en général.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre Jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſidérant que la Nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne

puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Émile reſté juſques-là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la première occaſion (& cette occaſion ne tardera pas à naître), il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens; il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe; croyant me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaie de le ramener, il n'eſt plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, inſupportable; il ne tardera guères à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus

qu'un parti raiſonnable à prendre ; c'eſt de le rendre comptable de ſes actions à lui-même, de le garantir au moins des ſurpriſes de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il eſt environné. Juſqu'ici je l'arrêtois par ſon ignorance ; c'eſt maintenant par ſes lumières qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens

de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même, avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que, pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſtères que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matières, ſans ſavoir

comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'élève en eſt là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre? Naturellement

ils ſont ſes premiers confidens; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que, ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'ôſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets, le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon élève qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa première

ſimplicité ; ſon cœur auſſi pur que ſon corps, ne connoît pas plus le déguiſement que le vice ; les reproches, ni le mépris, ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer : il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent ; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve, me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réſervé ; que j'apperçoive dans ſes entretiens le moindre embarras de la honte, déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bien-tôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au haſard, & que tout eſt fait. Oh! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer, il faut labourer la terre: la ſemence de la vertu lève difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âge, de ſexe, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance,

qu'il n'y a peut-être pas deux momens, dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion. Jugez ſi, quand les ſens enflâmés aliènent l'entendement & tyranniſent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à-peu-près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

Comme un ſomnamblule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit, s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainſi, mon Emile, dans

le ſommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point : ſi je l'éveille en ſurſaut, il eſt perdu. Tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ; voilà les ſentiers dangereux à frayer à ſon âge, & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne le change à ſes ſens ; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe ; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la

plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmène d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera t-il aux images qui le pourſuivent? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine; en s'y livrant, il eſt comme ne faiſant rien; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe,

qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or, la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement, il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naîſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte: les langueurs de l'amour ne naîſſent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux

champêtres, l'amant, le chaſſeur, ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens : l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes ; à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la Jeuneſſe ne ſe partagent pas

ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celle des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont longtems les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette féroce paſſion; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Émile, celle de l'inſtruction dont je parle; elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, en ſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue,

comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'obſerve que, dans les ſiècles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt; au-lieu que les Anciens agiſſoient beaucoup plus par la per-

ſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre-humain ; c'eſt par-devant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes ; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ſerment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin ; voilà quels étoient les monumens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats ; nul n'eût ôſé d'une main ſacrilége attenter à ces

monumens; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets ; qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux Sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes *, qu'arrive-t-il de ce mépris?

* Le Clergé Romain les a très-habilement conservés, &, à son exemple, quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi, le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore, sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; &, après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le

Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des Sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent-mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand

---

Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coiffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées? Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq flèches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue,

& Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante, & moins elle effraiera : ce ne ſera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attention chez les Romains à la langue des ſignes! Des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des liсteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les

accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs, voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle réthorique!

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que ſont beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe en-

tendre. Je le répète, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs sens, & qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Émile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination; je choisirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impression que je veux faire: j'appellerai, pour ainsi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'attesterai l'Être éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes dis-

cours; je le prendrai pour juge entre Émile & moi; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors, je lui parlerai, & il m'écoutera; je m'attendrirai, & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentimens qui débordent; ma raiſon ſera grave & ſententieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même: il verra dans ma tendre affection, la raiſon de

tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! au-lieu de lui rétrécir l'ame, en lui parlant toujours de ſon intérêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déja fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein; en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien; ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me vôles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples

exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues; je la crois, moi, la plus obſcene; car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens, que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par

des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Émile, n'aura rien que d'honnête & de chaste à son oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur aussi pur que le sien.

Je penserois même que des réflexions sur la véritable pureté du discours, & sur la fausse délicatesse du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce sujet nous conduit; car en apprenant le lan-

gage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différens. Quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre, alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtère de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon

objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré, reſpectable à tous les hommes, & qui couvrent de haîne & de malédictions quiconque ôſe en ſouiller la pureté ; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte ; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté déſirable & chere, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on

lui donnera pour la conſerver : car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes, tranſportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopâtre ; & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'ivreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vît l'appareil du ſupplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après ; non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſupérieur aux tentations ; il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées, le diſtrairoit d'elles ; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient

de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile.* Oh! ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable, que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux.

Comment ne voit-on pas que, ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revétir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſéchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des

plaiſirs ; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir ſon confident : ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que, ſi ſur ces maximes j'ai ſu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Émile les diſcours convenables à la conjonɛture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire ; qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve-garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez dépoſer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reſte ;

vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître, en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute,) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot; de peur que, si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croye en droit de s'y

ſouſtraire, en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place, & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulyſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes

conducteurs de le déchaîner ; séduit par l'attrait des plaisirs, vous voudrez briser les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie, quand je serai le plus tendrement occupé de vous ; en ne songeant qu'à vous rendre heureux, je m'attirerai votre haîne. O mon Émile ! je ne supporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheure même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme ! ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du tems, donnez m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficile sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres: je serai prêt à vous en rendre raison, si-tôt que vous serez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre

vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur, & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui ſont horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes, que le cœur dément, ne perſuadent point. Le jeune homme, conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout celà eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant, je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoûte à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du liberti-

nage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la regler.

Émile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcène, dont il con-

noît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute ; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, &, quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent, avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans, qui ne ſache rien

du tout ; à quinze ans, je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde ; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance ; car, le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au-lieu que l'autre, n'ayant que sa routine pour toute règle, est embarrassé si-tôt qu'on l'en sort.

Les jeunes Demoiselles Françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à pren-

dre ces manières qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquièrent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il

faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent ; mais je n'y expoſe pas non plus mon élève ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient, elle en prévient un autre : je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggère ici. Si je veux être auſtère & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde ? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire, il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi ?

Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ces ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amollit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne, allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être: le vrai mérite eſt toujours rare, mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui, je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maitreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter; ſi je ſaurai lui rendre agréables & chères les qualités qu'il doit aimer; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire; il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préférer ſa chimère aux objets réels qui le frapperont; & qu'eſt-ce que le véritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimère, menſonge, illuſion? On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer,

la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas, pour cela, qu'on trompe un jeune homme, en lui peignant un modèle de perfection qui ne puiſſe exiſter; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maitreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte; mais s'il ſe complaît à l'image, il lui ſouhaitera bien-tôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui, ſous des traits plus ſenſibles, donne-

ront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer; je dirois en riant: appelons *Sophie* votre future maitresse: *Sophie* est un nom de bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude; il croira qu'on lui fait mystère de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra, quand il sera tems. S'il en est une fois-là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie, ou non, le modèle que j'aurai su lui rendre ai-

mable, ce modèle, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe, qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! Comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent

plus mal encore. Ce n'eſt, ni par le tempérament, ni par les ſens, que commence l'égarement de la Jeuneſſe ; c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on élève dans les Colléges, & des filles qu'on élève dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard ; car les premières leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice ; & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple : mais abandonnons les penſionnaires des Colléges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs ; elles ſeront toujours ſans remède. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme, élevé ſagement dans la maiſon de ſon père en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde, vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi

aussi saine que la raison. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom seul d'une prostituée, vous verrez dans ses yeux le scandale de l'innocence. Je soutiens qu'il n'y en a pas un qui pût se résoudre à entrer seul dans les tristes demeures de ces malheureuses, quand même il en sauroit l'usage, & qu'il en sentiroit le besoin.

A six mois de-là, considerez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, si ses plaisanteries sur sa premiere simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il est le même, & qu'il en rougit. O combien il s'est formé dans peu de tems! D'où vient un changement si grand & si brusque? Du progrès du tempérament? Son tempé-

rament n'eût-i pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle? & ſûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaiſirs des ſens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache: la premiere maitreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces différences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véri-

tablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit : on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'ôſoit s'y refuſer, de peur d'être moqué d'eux. « Je m'exerce à cela, diſoit-

» il, comme à prendre du tabac mal-
» gré ma répugnance ; le goût vien-
» dra par l'habitude ; il ne faut pas
» toujours être enfant ».

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité qu'il faut préſerver un jeune honne entrant dans le monde ; il cède plus aux penchans d'autrui qu'aux ſiens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela poſé, je demande s'il en eſt un ſur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes principes ? s'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent ? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe ? Si ſes deſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent, où trouvera-t-il à les contenter ? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne éga-

lement des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jeter à la tête d'un jeune homme, qui peut l'épouſer, s'il la croit ſage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Émile, de ſon côté, ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même : tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs ; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par dégrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déja pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Émile ? Quel

homme ſe mène moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au-lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera-là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe: on ne lui fera jamais croire que je l'aie ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidèle & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, &

qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours ſimple, mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai: « vous » voyez que votre ſeul intérêt, qui » eſt le mien, dicte mes diſcours, je » n'en peux avoir aucun autre; mais » pourquoi ces jeunes gens veulent-ils » vous perſuader? C'eſt qu'ils veulent » vous ſéduire: ils ne vous aiment » point, ils ne prennent aucun inté- » rêt à vous; ils ont, pour tout motif, » un dépit ſecret de voir que vous » valez mieux qu'eux: ils veulent » vous rabaiſſer à leur petite meſure, » & ne vous reprochent de vous laiſ- » ſer gouverner, qu'afin de vous gou- » verner eux-mêmes. Pouvez-vous » croire qu'il y eût à gagner pour » vous dans ce changement? Leur ſa- » geſſe eſt-elle donc ſi ſupérieure, &

» leur attachement d'un jour eſt-il
» plus fort que le mien ? Pour donner
» quelque poids à leur raillerie, il
» faudroit en pouvoir donner à leur
» autorité, & quelle expérience ont-
» ils pour élever leurs maximes au-
» deſſus des nôtres? ils n'ont fait qu'i-
» miter d'autres étourdis, comme ils
» veulent être imités à leur tour. Pour
» ſe mettre au-deſſus des prétendus
» préjugés de leurs peres, ils s'aſſer-
» viſſent à ceux de leurs camarades;
» je ne vois point ce qu'ils gagnent à
» cela, mais je vois qu'ils y perdent
» ſûrement deux grands avantages;
» celui de l'affection paternelle, dont
» les conſeils ſont tendres & ſinceres,
» & celui de l'expérience qui fait ju-
» ger de ce que l'on connoît; car les
» peres ont été enfans, & les enfans
» n'ont pas été peres.

» Mais les croyez-vous ſinceres, au
» moins, dans leur folles maximes?

» Pas même cela, cher Émile; ils se
» trompent pour vous tromper, ils ne
» sont point d'accord avec eux-mê-
» mes. Leur cœur les dément sans
» cesse, & souvent leur bouche les
» contredit. Tel d'entr'eux tourne en
» dérision tout ce qui est honnête,
» qui seroit au déséspoir que sa femme
» pensât comme lui. Tel autre pous-
» sera cette indifférence de mœurs,
» jusqu'à celles de la femme qu'il n'a
» point encore, ou, pour comble d'in-
» famie, à celles de la femme qu'il a
» déjà; mais allez plus loin, parlez-
» lui de sa mère, & voyez s'il passera
» volontiers pour être un enfant d'a-
» dultere & le fils d'une femme de
» mauvaise vie, pour prendre à faux
» le nom d'une famille, pour en voler
» le patrimoine à l'héritier naturel,
» enfin s'il se laissera patiemment trai-
» ter de bâtard. Qui d'entr'eux vou-
» dra qu'on rende à sa fille le déshon-

» neur dont il couvre celle d'autrui?
» Il n'y en a pas un qui n'attentât
» même à votre vie, si vous adoptiez
» avec lui, dans la pratique, tous les
» principes qu'il s'efforce de vous don-
» ner. C'est ainsi qu'ils décelent enfin
» leur inconséquence, & qu'on sent
» qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit.
» Voilà des raisons, cher Émile; pe-
» sez les leurs, s'ils en ont, & com-
» parez. Si je voulois user comme
» eux de mépris & de raillerie, vous
» les verriez prêter le flanc au ridi-
» cule, autant, peut-être, & plus que
» moi. Mais je n'ai pas peur d'un exa-
» men sérieux. Le triomphe des mo-
» queurs est de courte durée; la véri-
» té demeure, & leur rire insensé s'é-
» vanouit ».

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Émile peut être docile. Que nous pensons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à

dix; car quelle priſe avois-je ſur lui à cet âge? il m'a fallu quinze ans de ſoins pour me ménager cette priſe. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé, il l'eſt maintenant aſſez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il ſait obéir à la raiſon. Je lui laiſſe, il eſt vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux aſſujetti: car il l'eſt, parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de ſa volonté, je le ſuis demeuré de ſa perſonne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiſſe quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embraſſe, & je lui dis d'un air aſſuré. Émile, je te confie à mon ami, je te livre à ſon cœur honnête; c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections ſaines qui

n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue; il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt maladroit en cet art, c'eſt Émile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquié-

tude de ſon âge. On a beau faire ; de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même : cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute ; car, comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique ; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt

pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui

qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme : il pourra ſe garantir de tout le reſte ; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit ; couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Défiez-vous de l'inſtinct, ſi-tôt que vous ne vous y bornez plus ; il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes ; il ne faut pas le détruire, il faut le regler, & cela, peut-être, eſt plus difficile que de l'anéantir. Il ſeroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ſes ſens, & ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un

jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles , mon cher Émile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la Nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tyran te ſubjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guères qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale; elle importe pour apprendre à regner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions , leurs regles. Quand la

foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préferons le moindre; en tout état de cauſe, il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon éleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent; cedez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon éleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en ſût rien. Qui croit

devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout; le premier abus toleré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déja combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent; que, pour faire écouter ce qu'on dit, il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe, & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez

vos foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guérir des ſiennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres: Ces vieillards, dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme, combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de

larmes, quittez-le à l'inſtant; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécile; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables: c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la Jeuneſſe; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne

ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, frippons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſût, au milieu d''eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Émile, il ſeroit cet homme, s'il vouloit l'être ; mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître,

& pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a, ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte, ni vaine, elle eſt naturelle & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne? Tout au contraire; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compte-

roit-il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans son cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne : il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée : mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Émile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que, les leur ôtant

à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu, parce qu'il ne ſe ſoucie guères qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles: autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit fortement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car

car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup ; & les gens qui ſavent beaucoup, parlent peu : il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit n'ouvre pas aiſément ſon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il ſe taît.

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers ; non, pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli ; mais, au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manières, il n'eſt pas pour cela timide & craintif ; s'il ſe

dérobe, ce n'eſt point par embarras; c'eſt que, pour bien voir, il faut n'être pas vu; car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiète guères, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquile & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait; &, toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme, & non ſuffiſant; ſes manières ſont libres, & non dédaigneuſes: l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves; l'indépendance n'a rien d'af-

fecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répondit l'étranger. *Vous Anglois?* réplique le danseur; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine** ? *Non, Monsieur; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annon-*

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine. Mais les François, ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Painbeuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

cent que l'esclave titré d'un Électeur.

Je ne sais si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractère d'un homme & son extérieur. Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'est pas courtisan ; je n'ai jamais ouï dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine : un homme, timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Assurément, ce Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains.

Quand on aime, on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, sont les vrais

adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie: mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois, près d'une jeune femme, un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent-mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins fripponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt tou-

jours à ce qui le lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété ; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiècle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai*

passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera, ni ses manières, ni son maintien; il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de la première édu-

cation. On nous fait un grand myſtère de l'uſage du monde, comme ſi dans l'âge où l'on prend cet uſage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme ſi ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ſes premières loix! La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveuillance aux hommes; elle ſe montre ſans peine, quand on en a; c'eſt pour celui qui n'en a pas, qu'on eſt forcé de réduire en art ſes apparences.

Le plus malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête-homme & le citoyen; nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au-lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon; au-lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront, ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs *.

Il me ſemble que, ſi quelque éducation doit produire l'eſpèce de politeſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi différentes, Émile ne ſera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais! mais en ce qu'il ſera différent des autres, il ne ſera, ni fâcheux, ni ridicule; la différence ſera ſenſible ſans être incommode. Émile ſera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui par-

* Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiècle, par M. Duclos, p. 65.

donnera ſes ſingularités, en diſant: *il ſe formera.* Dans la ſuite on ſera tout accoutumé à ſes manières, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en diſant: *il eſt fait ainſi.*

Il ne ſera point fêté comme un homme aimable: mais on l'aimera ſans ſavoir pourquoi; perſonne ne vantera ſon eſprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'eſprit; le ſien ſera net & borné, il aura le ſens droit, & le jugement ſain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne ſauroit ſe piquer d'eſprit. Je lui ai fait ſentir que toutes les idées ſalutaires & vraiment utiles aux hommes, ont été les premières connues, qu'elles ſont de tout tems les ſeuls vrais liens de la ſociété, & qu'il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes & funeſtes au genre-humain. Cette ma-

nière de se faire admirer ne le touche guères : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphère de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Émile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de

le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course, il voudra être le plus léger : à la lutte, le plus fort : au travail, le plus habile : aux jeux d'adresse, le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, & de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes, parce qu'ils sont ses semblables, il aimera, sur-tout, ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, &, jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon carac-

tere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve : mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien ; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde, comme il les étudioit ci-devant par leurs paſſions dans l'Hiſtoire, il aura ſouvent lieu de réfléchir ſur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philoſophant ſur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare ; le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne

s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous ; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût, il y a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que ſur les choſes indifférentes, ou d'un intérêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins ; pour juger de celles-ci le goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appétit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficile, &, ce ſemble, ſi arbitraire, les pures déciſions du goût ; car hors l'inſ-

tinct qui le détermine, on ne voit plus la raiſon de ſes déciſions. On doit diſtinguer encore ſes loix dans les choſes morales, & ſes loix dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes de goût ſemblent abſolument inexpliquables; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation * : ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractère, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en mê-

* Cela eſt prouvé dans un eſſai ſur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

me meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même dégré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premierement, il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons : ſecondement il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaiſir, mais l'intérêt : en troiſieme lieu il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion ſoit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité; car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que

l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment ; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi, aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne ſont rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modèles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les artiſtes, les Grands, les riches ; & ce

qui les guide eux-mêmes, eſt leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci, pour étaler leur richeſſe ; & les autres, pour en profiter, cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénerer ; & c'eſt-là, ce me ſemble, une autre raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Conſultez le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la Littérature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'etre mal conſeillés: les galans qui les conſultent ſur leur parure, ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bien-tôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les considérations élémentaires que je poserai pour principes en raisonnant avec mon Émile sur une matiere qui ne lui est rien moins qu'indifférente dans la circonstance où il se trouve, & dans la recherche dont il est occupé. Et à qui doit-elle être indifférente? La connoissance de ce qui peut être agréable ou désagréable aux hommes n'est pas seulement nécessaire à celui qui a besoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les servir; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude oiseuse, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je suivrois l'ordre rétrograde, je commencerois sa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers.

La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mène à l'eſprit de diſcuſſion ; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient ; cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philoſophie & les lumieres s'étendent ; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent guère être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes, y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant, c'eſt dans cette Capitale

que le bon goût ſe cultive ; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent : on apprend beaucoup plus dans la converſation des auteurs que dans leurs livres ; & les auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris : bien-tôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

On peut apprendre à penſer dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penſer comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il eſt bien difficile que cela n'arrive, quand on reſte avec eux trop long-tems. Il faut

perfectionner par leurs ſoins l'inſtrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Émile juſqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact aſſez fin pour ſentir & comparer les divers goûts des hommes, c'eſt ſur des objets plus ſimples que je le ramènerai fixer le ſien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conſerver un goût pur & ſain. Dans le tumulte de la diſſipation, je ſaurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; &, les dirigeant toujours ſur des objets qui lui plaiſent, j'aurai ſoin de les lui rendre auſſi amuſans qu'inſtructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyſe du diſcours, de le rendre ſenſible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes,

leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mène à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des Anciens. Dans l'éloquence, dans la poësie, dans toute espèce de Littérature, il les retrouvera, comme dans l'Histoire, abondans en choses, & sobres à juger Nos auteurs, au contraire, disent peu, & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges ; sur ceux des Anciens on lisoit des faits.

Sta, viator; Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne : car rien n'eſt ſi commun que des Héros parmi nous; mais chez les Anciens ils étoient rares. Au-lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour,
& maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre ſtyle lapidaire, avec ſon enflure, n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les Anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix-mille; *ils moururent*, dit-il, *irreprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà

tout; mais considérez dans cet éloge, si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles:

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé, si mon élève, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa première attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ses lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, il dira: c'est un Orateur; mais en lisant Ciceron, il dira: c'est un Avocat.

En général, Émile prendra plus de goût pour les livres des Anciens que pour les nôtres: par cela seul, qu'étant les premiers, les Anciens sont les plus

près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpèce humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumières acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les Anciens & les Modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'Agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux

ſources de la pure Littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires: il jette un coup-d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des Académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent, vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus, il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mène aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'eſt-là, ſur-tout, qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'eſt pas fait pour la vérité; il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire,

& d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mène à celle de la poésie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poètes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui seront délicieuses dans un âge & des circonstances où le cœur s'intéresse avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Émile, & de l'autre un polisson de collége, lisant le quatrième livre de l'Énéïde, ou Tibulle, ou le banquet de Platon ; quelle différence ! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre ! O bon jeune homme ! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaise, mais non pas

qu'il t'égare; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe, ou non, dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins, s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'altèrent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs, que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai; mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifférens; c'eſt par eux

que nous apprenons à la remplir des biens mis a notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux, qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de règle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre. Ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien

que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que, si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tyran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espèce de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur pour tout le monde, spectateur dédaigneux des miseres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin, je serois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs, dont je serois uniquement occupé; & jusques-là, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux, plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écrâſerois de mon faſte, dire à ſes voiſins à l'oreille : *voilà un frippon qui a grand' peur de n'être pas connu pour tel.*

De cette immenſe profuſion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier : pour cela, le premier uſage de ma richeſſe ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté ; à quoi j'ajoûterois la ſanté, ſi elle étoit à prix ; mais comme elle ne s'achète qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois tempérant par ſenſualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que, plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modèle; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte & grossière gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point, au poids de l'or, du poison pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour

ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoûte à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du Monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis, manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui, ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'été en hyver, & l'hyver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place,

ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature ; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hyver à Péterſbourg ; tantôt reſpirant un doux zéphyr à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glaces, hors d'haleine & fatigué des plaiſirs du bal.

Je voudrois, dans le ſervice de ma table, dans la parure de mon logement, imiter, par des ornemens très-ſimples, la variété des ſaiſons & tirer de chacune toutes ſes délices, ſans anticiper ſur celles qui la ſuivront. Il y a de la peine, & non du goût, à troubler ainſi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans ſa malé-

diction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs ; ce n'eſt qu'à grands fraix que tel riche de Paris, avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes, vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gèle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me feroit-il fort agréable ? Le préfererois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins ? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems ; c'eſt

s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés ; la Nature vit encore.

Pour être bien servi, j'aurois peu de domestiques ; cela à déja été dit, & cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un Duc de dix Messieurs qui l'entourent. J'ai pensé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît ; au-lieu que, si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent *à boire*, avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus

ſûrement, & payer moins chèrement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit: enfin, j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe: l'ennui commence par la vie trop ſédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuie peu. Ce ſont de mauvais interprètes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts: s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems: en chemin, mille embarras ne le font point ſécher d'impatience, ni reſter en place

au moment qu'il voudroit vôler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure ; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre : toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours ; mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil

dans un lieu, ſeroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le Monde ; tout n'eſt-il pas au riche, quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria*; c'eſt-là ſa deviſe; ſes Lares ſont les lieux où l'argent peut tout; ſon pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujour-

d'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable, en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs, que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni galeries, ni bibliotheque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît, on n'en doit point faire:

on n'a guère un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré ; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échets ; & cela de trop. Si j'étois riche, je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu, manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes ; & comme la forme des jeux moderés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains,

on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpèce ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuide; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentimens & de connoiſſances pour me paſſer d'un tel ſupplément. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi, je le combattrois par-

mi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que, dans tous les rangs, je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que, sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là, plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leurs portes aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois

donc paſſer ma journée ailleurs : mais ſi ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y paſſer la nuit tout au plus.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caractères; je m'y livrerois comme homme, & non comme riche; je ne ſouffrirois jamais que leur charme fût empoiſonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laiſſé quelque humanité, j'étendrois au loin mes ſervices & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une ſociété, & non une cour; des amis, & non des protégés; je ne ſerois point le patron de mes convives, je ſerois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laiſſeroient à mes liaiſons toute la candeur de la bienveuillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le

plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achette ni ſon ami, ni ſa maitreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bien-tôt il paiera pour un autre; ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent; &, dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous les deux. Il feroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maitreſſe ſans empoiſonner l'amour;

c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit : je poſſède Laïs ſans qu'elle me poſſède, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que, de ce premier pas, on traîne inévitablement dans un gouffre

de

de miſeres, dont il ne ſortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, ſottiſe, erreur; & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la Nature; il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maitreſſe. Dans une juſte confiance, on lui dit: tu connois les plaiſirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre, uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égards, ſans aucune eſpèce d'honnêteté; incapable, indi-

gne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vitesse sur l'expérience, & lui donnant la première émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie ; mais il se trompe : l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter : il se trompe aussi dans sa folle attente ; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend, s'est déjà donnée ; &, s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achète donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer, étant riche ; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni

mœurs, ni vertu, il me reſtera du moins quelque goût, quelque ſens, quelque délicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe, à courir après des chimères; d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaiſirs de la Jeuneſſe; &, les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je n'irois point offrir ma barbe griſe aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plai-

ſirs du vieux ſinge, de manière à ſe venger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens deſirs en beſoins, j'y ſatisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougiſſant de moi. J'ôterois la paſſion du beſoin, je m'aſſortirois le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foibleſſe, & je voudrois ſur-tout n'en avoir qu'un ſeul témoin. La vie humaine a d'autres plaiſirs, quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous ſont laiſſés. Changeons de goûts avec les années; ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons: il faut être ſoi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

Le peuple ne s'ennuie guères, ſa

vie eſt active; ſi ſes amuſemens ne ſont pas variés, ils ſont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délice quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loiſirs, tient lieu d'aſſaiſonnement aux plaiſirs de ſon état. Pour les riches, leur grand fléau, c'eſt l'ennui: au ſein de tant d'amuſemens raſſemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils ſont accablés de ſon poids inſupportable: les femmes, ſur-tout, qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de ſort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle;

qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes-fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi *. Le ridicule, que l'opinion redoute sur toutes choses, est toujours à côté d'elle

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hyver, leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou, pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

pour la tyrannifer & pour la punir. On n'eft jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui fait varier fes fituations & fes plaifirs, efface aujourd'hui l'impreffion d'hier ; il eft comme nul dans l'efprit des hommes, mais il jouit ; car il eft tout entier à chaque heure & à chaque chofe. Ma feule forme conftante feroit celle-là ; dans chaque fituation, je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je ferois peuple avec le peuple, je ferois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payfan ne fe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maifon ruftique,

une maiſon blanche avec des contre-vents verds, & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on ôſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coû-

teuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où règnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres ; prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomach & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où

l'abondance plairoit plus que la déli-catesse. La gaieté, les travaux rusti-ques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, & les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger seroit par-tout, dans le jardin, dans un ba-teau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante & fraîche, sous des touffes d'aulnes & de coudriers : une longue procession de gais convi-ves porteroit en chantant l'apprêt du festin ; on auroit le gazon pour table & pour chaises, les bords de la fon-taine serviroient de buffet, & le des-sert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se pré-

ferât de même à lui : de cette familiarité cordiale & moderée, naîtroit, sans grossiereté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun seroit servi par tous ; le tems passeroit sans le compter, le repas seroit le repos, & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement sa misere ; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir

émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en ſecret; je ſuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raſſembloit les habitans du lieu, j'y ſerois des premiers avec ma troupe; ſi quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, ſe faiſoient à mon voiſinage, on ſauroit que j'aime la joie, & j'y ſerois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons ſimples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix ineſtimable, des biens ſi peu connus de mes égaux, la franchiſe & le vrai plaiſir. Je ſouperois gaiement au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanſon ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on: mais la chaſſe? Eſt-ce être

à la campagne que de n'y pas chaſſer? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche : il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaſirs deſtructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-benite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haînes, des procès tout au moins ; cela n'eſt déja pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lièvres, & leurs féves par mes ſangliers ; chacun n'ôſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après

avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes: avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil: je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guères; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bien-tôt des braconniers à punir; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris; ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'au-

ront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront se plaindre de leur côté; les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triste alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de misère, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lièvres presque sous ses pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion : plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire; mais sans changer de goûts, je suivrai celui que je me suppose, à moindres fraix. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amu-

ſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lièvre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée que de tous vos chaſſeurs de ruelles, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre; & l'inconvénient eſt ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc une ſolide-

raiſon de préférence. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on en reçoive auſſi quelque mal-aiſe ; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'élève autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaiſir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le Démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître, & ne ſe trouve bien qu'où il ne l'eſt pas ; il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus, dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche

maintenant du bien des autres que je ne ſerai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi; j'uſurpe ſur les Princes mêmes; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître; dès-lors je m'y promène impunément, j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que je n'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs,

& j'aurai long-tems à piller mes voisins, avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables : voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimère, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir, quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; & il est cent fois plus aisé d'étre heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesses ; il lui suffit d'être libre, & maître de lui. Quiconque

jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaiſir elle n'eſt bonne à rien. Émile ne ſaura pas tout cela mieux que moi; mais, ayant le cœur plus pur & plus ſain, il le ſentira mieux encore, & toutes ſes obſervations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En paſſant ainſi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne ſe trouvât pas ſi vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien ſûr qu'elle n'étoit pas*,

Enfin, le moment preſſe; il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur

* *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée & de boue; où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE DES MATIERES,

POUR LES DEUX DERNIEBS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome Quatrieme.
n. les notes.

Fin de la Table.







